

XYZ. La revue de la nouvelle



Lettre morte

Lise Vekeman

Numéro 48, hiver 1996

Taches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4367ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vekeman, L. (1996). Lettre morte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 26–31.

Lettre morte

Lise Vekeman

Il pleut.
Une pluie de novembre, froide et triste. Un vent du nord aussi.

C'est dimanche, et en fin d'après-midi Cécile partira.

L'aube pointe, vacillante sur la ville. Face à la fenêtre, Emma fixe le dehors, sans voir. Elle qui, de coutume, aime tant ce fragment du jour. Mais aujourd'hui, c'est différent : sa sœur partira tout à l'heure.

Encadrée par la lumière blême, la silhouette se courbe, fatiguée. Cette nuit, Emma n'a pas fermé l'œil. Ou très peu. Couchée près de sa sœur, elle n'osait bouger. Parfois cependant, un assoupissement. Elle rêvait alors que Cécile la prenait. Celle-ci, ardente et sensuelle, inventait le corps d'Emma, dessinant la ligne des hanches jusqu'aux saillies invitantes de la vulve. Sans cesse, Cécile élaborait des gestes impudiques, fouillait la chair, le sexe mouillé d'Emma, lui arrachant les gémissements du plaisir. Un plaisir, sans trêve.

Emma rêvait. Des rêves où, toujours, Cécile la prenait.

Le bruit de la pluie emmure le studio minuscule, une pièce surchargée, étouffante. Partout, des objets oubliés avec le temps. Le long d'un mur aveugle, un secrétaire ancien, des feuilles éparses, blanches sous le stylo noir. Près de la porte, trois malles, énormes, chacune renforcée d'une sangle, comme pour un long voyage. L'Orient, peut-être ?

Avec une retenue dans le mouvement, Emma se retourne, regarde vers le lit, vers la femme allongée. Cécile dort. Depuis la veille, elle dort. Autrefois, à la maison, elle dormait aussi de longues heures, parfois, jusqu'à tard dans la matinée. Plus rien

n'existait pour elle. Ni le temps ni les autres. Pas davantage Emma qui veillait sur son sommeil, caressait les boucles claires et serrées, pareilles aux serpentins des jours de fête. Patiente, elle attendait le réveil de la petite. Instant béni ! Cécile ouvrait les yeux, souriait. Pas vraiment à quelqu'un. Un sourire simplement.

Emma traverse le studio d'un pas feutré. Selon son habitude, pour ne pas déranger. Puis s'agenouille près de sa sœur, si près qu'elle pourrait toucher les boucles blondes, de la même manière qu'elle le faisait jadis, mais elle n'ose rien. Un moment, elle reste ainsi, sans geste, presque recueillie.

Le jour gagne sur l'aube avec des vents de plus en plus violents.

Insouciant de l'heure, Cécile repose. Elle, constamment de passage, jamais plus d'un jour ou deux, et elle dort ! Toutes ces précieuses minutes gaspillées ! Emma voudrait la réveiller. N'ose pas. Elle recouvre les épaules vaguement dénudées. Se lève.

Un pas d'une lenteur troublante dans la pièce. Emma semble désœuvrée, un peu perdue. Elle allume une cigarette, dont la fumée voile l'expression du visage. Sa façon d'aspirer l'air, par saccades, marque un malaise. Ou plutôt une peur qui s'éveillerait soudain. Elle marche. La Gauloise brûle l'index. Emma l'éteint, s'assoit près du secrétaire, droite, rigide.

Emma n'est pas belle. Un visage ascétique, dur sous certains angles. Silhouette décharnée que l'ampleur d'un pyjama ne masque guère. La voici qui porte la main à son sein gauche. S'y attarde, chagrine. Ce creux la blesse encore. Elle ne s'y habitue pas. Pas plus qu'au départ de sa cadette.

Lentement, la main délaisse la poitrine et se pose sur le papier. Feuilles blanches, cent fois écrites, pour elle, Cécile. Papier noirci de tant de bavures d'encre, ces mots compromettants. Lettre sans cesse recommencée. À maintes reprises déchirée, et chaque fois, la mort, un peu.

Emma rassemble les feuilles, les place bien en ordre devant elle. Puis elle joue avec le stylo. Hésite.

— Cécile, Céci...

La pluie donne contre les carreaux, couvre le murmure, un prénom prononcé à voix très basse. « Cécile » à peine formulé sur les lèvres, sur le papier.

Cécile,

C'est dimanche, et tu partiras tout à l'heure. Mais avant de me quitter, tu dois savoir. Une fois, une seule fois, il faut que je te dise. Des mots jamais prononcés m'étouffent. Me tuent depuis l'enfance. Depuis toi.

Je t'en prie, ne sois pas effrayée par ce que tu liras ; je le suis, pour nous deux. Si je ne t'ai pas donné auparavant cette lettre tant de fois écrite, c'est que j'avais peur de te perdre. Seulement aujourd'hui qu'ai-je à craindre : dans quelques heures, tu t'en iras. Je... je... je t'aime.

Il n'y a pas eu de commencement : je t'ai toujours aimée, Cécile. Toi, tu parlais de notre histoire comme de celle de petites sœurs proches l'une de l'autre. Tu disais qu'entre nous calcul et mesquinerie n'existaient d'aucune sorte. Tu disais aussi m'aimer « beaucoup ». Ce « beaucoup » me tuait : je t'aimais. Je t'aime.

Autrefois, je te défendais contre tout. Contre l'air et le vent et les odeurs. Contre le sourire des autres surtout. Je n'étais pas jalouse, mais plutôt avare de ta présence. Je ne me laissais point de te regarder. De t'écouter rire. Pleurer. Je pouvais ainsi te prendre dans mes bras, te consoler de tes chagrins d'enfant. Tu ignorais les miens.

Je t'aime, toi, mes seuls jours de fête. Et malgré ce terrible départ, personne ne te remplacera. Mon corps restera déserté ; mon ventre, vide. Pas le tien. Un jour, tu seras grosse d'un homme, de son enfant. Je les déteste déjà, et le père et le fils. Ils te feront m'oublier. Complètement. Je ne serai même plus ta sœur, celle à qui tu confiais tes amours. Des étrangers venus d'ailleurs. De loin. Il ne s'agissait jamais de moi. Et voilà que tu pars, le Japon, je crois. Je ne veux pas savoir. Le sais pourtant m...

Le mot se perd. Dans les langueurs du lit, Cécile change de posture, se tourne sur le dos. Le drap se coince sous la hanche,

dévoilant un corps mince sans être fragile, presque insolent dans sa jeune vingtaine. Les jambes, longues et nerveuses, sont écartées largement, de la même façon qu'elles le seraient dans l'amour. Cécile ne bouge plus. Quelle grâce ! Même la pose figée exhibe l'aisance du corps, celle des femmes heureuses.

Envahie d'une troublante émotion, Emma, au bord des larmes, se détourne et, de nouveau, se penche sur sa feuille, la macule de mots d'amour.

Continue de me lire, Cécile. Lis et jusqu'au bout : tout au long je parle de toi, ma folie de toujours. Je ne pourrai pas t'oublier, de la même manière que je n'ai pu oublier le jour où tu as pris ma main. Te souviens-tu de cela ? Nous étions à la campagne, un samedi de tiède soleil. Parmi les ombres légères, nous marchions du même pas, côte à côte, en nous frôlant parfois. Soudain, tu as touché mon bras, puis gagné ma main. L'inquiétude m'enserra aussitôt. J'ai craint une défaillance dans ton corps d'adolescente, comme celles qui te venaient chaque mois, ces jours pénibles du sang. Je t'ai regardée ; sur ton visage, aucune douleur apparente. Tu m'as souri, serré un peu plus la main. Tu n'avais guère l'habitude, ne me touchais pas d'ordinaire. Mais là, une... une caresse... Était-ce possible ? Je rêvais ! J'avais mal : cette tension à l'aine, ce tremblement des jambes. Chair moite de tant d'attente. Tes lèvres se sont entrouvertes comme pour un baiser ou mieux, une parole d'amour. J'attendais, émue, ces mots qui m'auraient dit que tu m'aimais, même un peu, même à peine, mais que tu m'aimais. Tu as parlé. Tu voulais m'emprunter mon écharpe aux reflets irisés, ce carré de soie que je refusais de prêter à quiconque. Tu la voulais pour un soir, pour cette soirée avec un inconnu. Je t'écoutais, démunie, perdue ; tu parlais encore des autres. Je t'ai donné l'écharpe. Je t'aurais tout donné, mon âme, mon sexe : tu avais touché ma main.

Hier me ramène à toi. Tu pars, et je serai sans lendemain. Ma mémoire porte ton nom. Enfant, tu t'absentais une heure, et je perdais la vue, je ne te voyais plus. Et sans cesse l'angoisse de te perdre. En particulier ce matin de décembre où l'on devait m'opérer. Je ne

voulais pas mourir ; je désirais te revoir. Une tumeur au sein gauche, maligne peut-être ? J'avais peur. Corps mutilé. Poitrine tatouée de cicatrices, informe, que je n'oserais te montrer, que tu ne voudrais toucher, sous aucun prétexte, même pour la panser. Une laideur insoutenable pour tes yeux, tes mains. Pour tes impossibles caresses. Je pleurais. Tu me consolais, me disais forte ; je me savais fragile lorsqu'il s'agissait de toi. Tu croyais que c'était de la douleur que j'avais peur. Nous ne parlions pas de la même souffrance.

Toujours toi. Partout. Les souvenirs m'envahissent. Les plus légers et les autres : ils se conjuguent tous avec Cécile. Le chat, tu te rappelles ? Tu devais avoir neuf ou dix ans. Dans l'herbe courte de mai, ta silhouette vive. Le chat contre tes cuisses ; vos jeux, insupportables. Il grimpait sur ton corps, cherchant à grands coups de langue le sel de ta peau. Je me serais prostituée pour devenir lui, pour lécher tes jeunes flancs, tes seins à peine pointés, provocants. Un instant, palper le satin de ton pubis, si lisse que j'aurais glissé jusqu'aux fragiles lèvres. Mais, rieuse, tu laissais le chat s'amuser de toi. Soudain, ton cri, si perçant qu'il ne pouvait venir que du malheur. La bête, ses griffes dans la chair de ton bras. Un massacre cette égratignure, ces quelques gouttes vermeilles sur ta peau pâle du printemps. Tu pleurais. J'ai sucé ton sang. Il avait le goût du bonheur. Tu n'en sus rien. Tu pleurais, inconsolable.

Dehors, le vent s'accroît, des bourrasques à présent. D'un coup, la fenêtre s'ouvre ; la pluie mouille le châssis, presque la chevelure pâle de Cécile, peut-être le front. Emma court à la fenêtre, la referme, puis va s'accroupir auprès de sa sœur. Là, avec une douceur exagérée, elle essuie les tempes, s'aventure le long du cou, plus bas, se fait caressante sur les seins, sur leurs formes rondes et pleines. Elle tremble ! Et sur son visage, une pâleur extrême, pas celle de la fatigue, fût-elle grande. Quelque chose de violent, de viscéral, auquel on ne sait plus résister. Mais voilà qu'Emma se raidit, se dresse, prête à fuir, vaincue, cette fois encore. Elle remonte le drap, les couvertures. Ne s'attarde pas.

Le tremblement a disparu. Seule une fébrilité de la main persiste, passe dans une calligraphie mal maîtrisée.

Combien de fois t'ai-je fait l'amour sur papier ? Cent lettres, cent fois je t'ai aimée. Bien davantage.

Cécile, je te... J'aurai pour toi la fidélité d'une prisonnière, ses gestes définitifs, ceux qui engagent à jamais. Je te voudrais, je... je te veux. N'aie crainte, donne ta main. C'est ça, lentement. Rien ne presse. Tu ouvres les yeux, m'invites du regard. Je me glisse au creux de tes bras. Mes doigts sur ta peau, ma bouche, salive qui te fait luisante. Intimes caresses. Ton ventre se tend, dur et plat. Tu gémis. L'heure n'a plus cours. Tu t'abandonnes, soumise. Mouvement des cuisses ; ton sexe s'offre dans sa moiteur. Toison claire sous mes lèvres voraces. Je m'enivre de ton odeur. Ma langue, mes larmes en toi. Je te prends. Cavité aux bruits mouillés. Je te prends jusqu'à épuisement. Jusqu'au vertige.

Cécile, Cécile, je te désire ; et tu irais rejoindre ce Japonais là-bas, au bout du monde, dans ce pays du Soleil levant ! Je t'en conjure, ne pars pas. Reste pour moi. Pour nous. Se perdre, ensemble. S'aimer aujourd'hui, dès que tu auras lu cette lettre. Maintenant.

Je t'aime, ma chérie.

Emma.

Emma se redresse, rassemble les feuilles éparpillées sur le secrétaire. Des pages noircies, plusieurs, toutes pleines de taches d'encre, comme des mots trop longtemps étouffés. Insoutenables, peut-être ? Une fois de plus le doute, cette incertitude des femmes fidèles. Emma allume une cigarette. Elle camoufle son trouble, saisit la lettre, feint même d'hésiter, puis la déchire.

Cécile partira tout à l'heure. Ne saura rien.

Au fond de la pièce, dans le désordre du lit, Cécile s'éveille. Elle s'étire, sensuelle dans le maintien du corps, plus belle encore que dans le sommeil. Instant béni ! Elle ouvre les yeux, sourit. Pas vraiment à quelqu'un. Un sourire simplement.